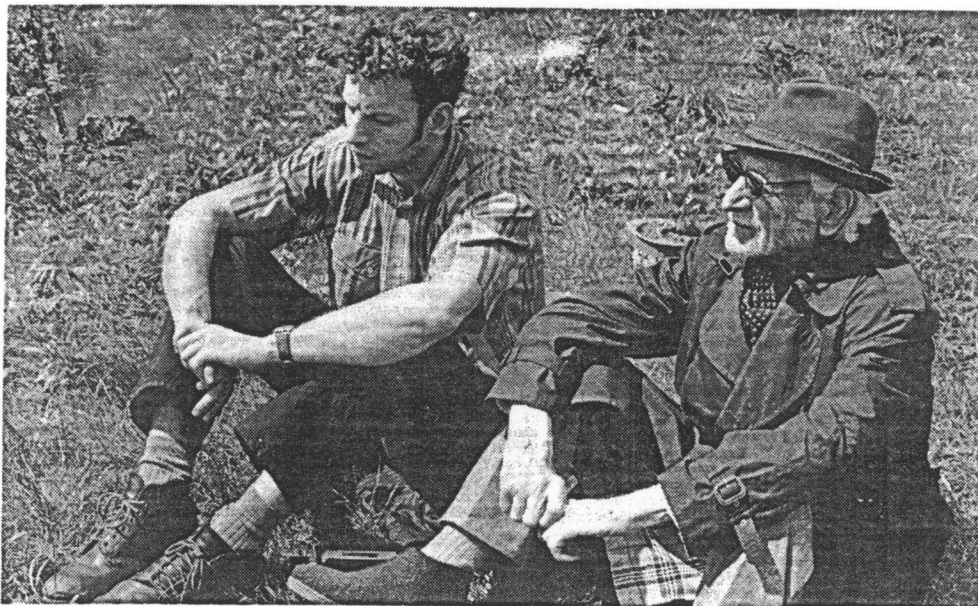


Le cœur tatoué de Carlo

"Immer Das Selbe Gelogen", création de Vandekeybus au Sommerszene Festival de Salzbourg, ravit l'esprit d'un vieux sage-fou de 88 ans et danse ses contes et décomptes. Attention, perle fine...



Wim Vandekeybus et Carlo Wegener, rencontre d'un jeune énergumène et d'un vieux solitaire... (Photo Octavio Iturbe.)

(De notre envoyée spéciale)

Tête blanche découpée en contre-plongée sur ciel bleu, le vieil homme souffle à tout vent les graines volatiles d'une fragile boule blanche de pissenlit et insiste obstinément pour qu'avec elles s'envolent le cœur dénudé, et les feuilles... Du doigt, il montre les photos jaunies de ses souvenirs. Il boit, fait sa gym, fume. Le port de Hambourg derrière lui divague les remous de ses cargos qui quittent le chenal. Black. Cinq garçons, assis par terre, ont éteint les images de leur petits projos super 8.

Leurs corps et leurs jeux vont nous offrir sur le plateau l'âme palpitante du vieux, enfant fragile et griot sage, éclaboussant de rire, de fantaisie, de gravité. Il s'appelle Carlo et tout le spectacle dessine son portrait vivace. Un jour, Wim filma ce vieux monsieur avec un chapeau brun, assis sur un banc, rêvant face à la mer. Carlo a 88 ans. Il chante que son cœur n'est pas encore froid, raconte qu'il a fait tous les métiers : plongeur dans un grand hôtel, vendeur de cigarettes, ramasseur de quilles dans un bowling, peau-rouge à l'entrée d'un cinéma... Wim veut faire de lui un portrait filmé et tourne des heures de pellicule, fixe des heures de récits, chansons et conversations...

BEAUX MENSONGES

Deux ans plus tard, au Sommerszene de Salzbourg, c'est un spectacle qui naît. Il s'appelle "Immer Das Selbe Gelogen" (Toujours les mêmes mensonges). Carlo y est roi et les acteurs-danseurs, ses complices en tendre malice, en douce philosophie. Vandekeybus partage avec nous sa rencontre de feu, par le mouvement, l'image, le théâtre... Plus qu'un éphémère spectacle, "Immer Das Selbe Gelogen" est le cadeau joyeux et généreux d'un vieux cœur tendre et solitaire, tatoué de jeunesse, d'une rêverie quotidienne, fantaisiste, chaude et colorée. Avec toute sa puissance théâtrale, avec toute la fougue et la sensibilité des huit acteurs-danseurs de sa

compagnie "Ultima Vez", Vandekeybus taille une perle fine, émouvante, rieuse et fragile...

LA COMPLICITÉ DES "BOYS"

Il y a Octavio Iturbe, l'assistant artistique de Wim, doux Mexicain au sang métissé d'indien, qui monte pour la première fois sur scène avec la compagnie et ressemble parfois à un mystérieux chaman. Il y a Peter Kern, le long Viennois, qui ondule, genoux pliés, une drôle de danse circonvolutoire et minimaliste qui, paraît-il, exorcise les esprits de la mort. Il y a Simone Sandroni, l'Italien râblé et palabreur, vif et fragile; et Branco Potocan, le sombre Slovène racé, agile et volontaire. Il y a Wim Vandekeybus, l'énergie de ce cœur qui bat.

Les cinq "boys" ne sont plus ces jeunes rebelles, ragazzi survoltés qui luttèrent pour leur survie dans "Le Poids de la main", synthèse des deux premiers spectacles de Vandekeybus. Ici le temps est plus doux et son balancier moins percutant. Les mouvements l'habitent avec plus de sérénité et moins de trépidance. Comme si la danse se réveillait de ces jeunes impatiences, se lovait au creux du quotidien fait fête. Légers, vifs, gracieux, les hommes s'enroulent les tailles, vrillent les roulés, s'agrippent les vestes comme les boxeurs s'enlacent pour calmer les coups. Ils s'élancent, se prennent et se déprennent sans agressivité, avec vigueur ou douceur. Ils sont mus par le souffle vocal que l'ancienne danseuse de la compagnie, Charo Calvo, musicalise en spasmes gutturaux, comme pour rythmer une dionysiaque possession.

LA FOLIE DES "GIRLS"

Les filles sont plus solitaires et parfois carrément hystériques. Elles sont princesses folles des trois hamacs ocre, ivoire et olive, suspendus aux cintres. Elles y rêvent, agitées, elles s'y abandonnent au sommeil, s'y balancent dangereusement. Elles y entraînent gaiement le parcours des hommes, porteurs de dizaine d'œufs. Lieve Meeuwssen, la petite Flamande pâle et lunaire,

tournoie, dans ces filets transparents, des cumulets argentés de crépuscule. Grace Bellé est aussi lumineuse qu'un modèle de Gauguin, sauvage, angélique et désarmante. Lenka Flory, la blonde Tchèque, plus solide, plus carrée, plus terrienne, danse plus rude et plus coupant. Alors que les "Boys" paraissent si légers, le trio des filles ressemble à un envol ensommeillé de cauchemar que toujours la pesanteur rappelle au sol. Elles sont ces tourmentées de la nuit, ces somnambules frôlant les gouffres que les garçons éveillés ravissent au danger et recouchent dans les hamacs telles des fillettes endormies.

MAGIE SORCIERE

Toute la pièce, dont les textes dits en allemand, slovène, italien, anglais, flamand, viennent du vieux Carlo, frissonne de poésie, de magie, d'irrationnels décalages et de rires. Dans cette atmosphère solaire, les musiques de Peter Vermeersch interprétées par son groupe X-Legged Sally et les éclairages de Gerhard Marate, sont pour beaucoup. Le compositeur du groupe flamand a musicalisé la voix rauque du vieux Carlo, il l'a habillée d'arrangements qui font de ces mélodies des rengaines populaires, joyeuses ou nostalgiques. Les couleurs de ce portrait scénique sont dues à Isabelle Lhoas. La jeune costumière a réalisé un immense rideau cousu de dizaines de robes chamarrées de jeunes femmes années 50. Moelleux, il sert de tapis à la danse des hommes avant de se retirer comme une marée rougeoyante, une coulée de lave et de se relever en chaude et frémissante toile de fond que caressent les lumières en surface, de côté ou en transparence... "Immer Das Selbe Gelogen" se donne avec douce ivresse, bouffée de fête, clin d'œil, mélancolie et fantaisie vivace. Flammèches de vie. Contagion. Sourire. Frisson...

Claire DIEZ

Voir dans les pages culturelles du quotidien le contexte festivalier dans lequel s'inscrivait cette création belge.

The Tatoed Heart of Carlo

"Always the Same Lies," a work by Vandekeybus at the Sommerszene Salzburg festival, delves into the spirit of a crazy 88-year-old wise man and dances his facts and fictions.

White head standing out against blue sky, the old man blows the volatile seeds of a round white dandelion and obstinately insists that they are accompanied by a bared heart, and the leaves....He points out yellowed photographs of his memories. He drinks, does some exercises, smokes. Behind him the port of Hamburg's idle eddies as the large freighters pass through the channel. Blackout. Five young men, seated on the ground, have extinguished the images from their super 8 projectors.

Their bodies and their games will furnish for us on the stage the throbbing spirit of the old man, fragile child and wizened sage, erupting with laughter, with fantasy, with gravity. He is called Carlo and the entire spectacle draws his vivid portrait. One day Wim filmed the old man with his brown hat, seated on a bench, dreamily facing the sea. Carlo is 88. He sings that his heart isn't cold yet, relates that he has done everything: washed dishes in a fancy hotel, sold cigarettes, set up pins in a bowling alley, taken tickets at the movies. Wim wants to film his portrait and shoots hours of film, sets up hours of stories, songs and conversations.

Handsome Lies

Two years later, at Salzburg's Sommerszene, the spectacle is born. It is called "Always the Same Lies." In it Carlo is king and the actor-dancers are his accomplices in tender mischief, in gentle philosophy. Vandekeybus shares with us his fireside encounter through movement, image and theater. More than a passing spectacle, "Always the Same Lies" is the joyful and generous gift of a soft and solitary old heart, tatoed by youth, by reveries quotidian and fanciful, hot and colorful. With all his power of theater, with all the passion and sensitivity of his eight actor/dancers from his company Ultima Vez, Vandekeybus has sculpted a delicate pearl, moving, merry and fragile.

The "Boys'" Complicity

First there's Octavio Iturbe, Wim's artistic assistant, the gentle Mexican of mixed Indian blood performing for the first time with the company, occasionally resembling a mysterious shaman. There is Peter Kern, the tall Viennese, who undulates, knees bent, in a strange,

winding, minimalist dance apparently intended to exorcise ghosts. There is the Italian Simone Sandroni, broad-backed flatterer, lively and fragile, and Branco Potocan, the somber Slovenian pure-bred, agile and willful. There is Wim Vandekeybus, the pulse of this beating heart.

These five "boys" are no longer the young rebels, over-charged ragamuffins who were fighting for survival in "The Weight of a Hand," the synthesis of Vandekeybus's first two pieces. Here the climate is cooler and his pendulum less percussive. The movements inhabit the piece with more serenity and less nervousness. It's as if the dance was aroused from its youthful impatience and coiled itself in the hollow of the everyday. Light, lively and graceful, these men wrap around each others' waists, twist in spirals, grab each others' shirts, hugging like boxers to stifle the blows. They leap, are caught and released unaggressively, with strength or gentleness. They are quieted by the whisper that one of the company's former dancers, Charo Calvo, vocalizes in guttural spasms, as if to accompany a dionysian trance.

The Madness of the "Girls"

The girls are more solitary and occasionally outright hysterical. They are princesses crazy in the three hammocks, yellow, ivory and olive green, hanging from the arches above. There they dream, agitated, they give themselves over to sleep, they balance precariously. They cheerfully impede the passage of the men, carrying eggs. Lieve Meeussen, the small Fleming, pale and lunar, spins in her transparent nets, dusky silver cumulets [sic.]. Grace Bellel is as radiant as one of Gauguin's models, wild, angelic, disarming. Lenka Flory, the blond Czech, more solid, squarer, more earthbound, dances more crudely and sharply. Whereas the "Boys" appear very light, the three girls resemble a nightmarish flight whose weightiness is always brought back to earth. They are the tormented of the night, sleepwalkers brushing against the chasm who are snatched back from danger by the wide-awake boys who put them back in their hammocks like sleeping little girls.

Magic Wizardry

The entire piece, with spoken texts in German, Slovenian, Italian, English, Flemish, all from Carlo, quivers with poetry, magic, strange disjunctions and laughter. In this solar [sic.] atmosphere, Peter Vermeersch's music, played by his group X-Legged Sally, and the lighting by Gerhard Maraite, contribute a great deal. The group's Flemish composer has musicalized old Carlo's hoarse voice, clothed it in arrangements which turn the singsong chants into popular catchwords, joyous or nostalgic. The colors of

this scenic portrait are due to Isabelle Lhoas. The young costume designer created a huge curtain stitched from dozens of dresses bedecked with 1950s patterns. Soft and spongy, it serves as a rug for the men's dance before pulling back like a glowing tide, a lava flow, and rising as a hot and throbbing background caressed by lights hitting from the side, coming through. "Always the Same Lies" presents itself with gentle ecstasy, bouffee de tete [sic], winks, melancholy and lively fantasy. Sparks of life. Contagion. Smile. Shiver.

Claire Diez
La Libre Belgique
July 24, 1991